

D'une façon peu équivoque il a marqué sa préférence pour l'opéra-comique d'un art plus noble, et d'où la paillardise révoltante de l'autre est entièrement exclue.

Cette découverte, qui nous comble de joie, fait réfléchir ceux qui rêvent de voir un théâtre français établi en permanence parmi nous.

C'est que cela est très coûteux l'opéra-comique; les artistes y doivent être excellents, et ceux-là se font payer fort cher.

Qu'on en donne alors plus rarement, mais qu'on ne s'obstine pas à imposer à notre population ce qui ne lui convient en aucune façon.

Supposons qu'on ait par exemple, alternativement une saison d'opéra et une saison de comédie.

Il ne faudrait pas m'objecter que cette dernière forme n'a pas paru plaire non plus. Sa défaveur n'est qu'apparente. Elle s'explique de plusieurs manières.

Chez des spectateurs dont—pour la plus grande partie — l'éducation littéraire est à faire, il est naturel que la musique paraisse plus attrayante dès l'abord. Il n'est pas étonnant qu'ayant toute facilité de choisir entre les deux genres de spectacles, ils se portent instinctivement vers celui qui ajoute l'agrément du chant et d'un orchestre à l'action du drame.

Mais que ce même auditoire n'ait pas d'alternative; qu'on ne lui serve que de la comédie pendant un temps, mais de la bonne et bien jouée, inévitablement son goût s'éclairera; il s'épurera et s'attachera à la forme littéraire d'un charme plus délicat, plus élevé, tout intellectuel.

Tel qu'est notre public novice et dépourvu d'esprit de coterie, avec un goût juste et simple, la bonne comédie est faite pour lui plaire, mais, je le répète, à condition d'être jouée d'une façon satisfaisante.

Ce que dans notre naïveté nous demandons, c'est l'illusion aussi parfaite que possible et la conformité apparente des acteurs avec les personnages qu'ils incarnent.

C'est pourquoi nous ne pouvions nous contenter dans les représentations de cet hiver et de l'hiver dernier des artistes *en tous genres* et à toute sauce, qu'on transplantait des gaietés lubriques de l'opérette dans la sentimentalité exquise de certaines comédies.

Il n'y a pas de convention qui tienne. Quand vous voyez jouer le rôle d'ingénue et s'essayer aux mines timides, aux pudiques rougeurs, la Goton effrontée qui la veille lançait sur les mêmes tréteaux le couplet égrillard, vous n'acceptez pas cette odieuse transformation, et il vous est impossible d'entrer avec votre imagination dans l'esprit de la pièce. Vous vous révoltez contre l'hypocrisie de cette voix canaille cherchant des accents purs, imitant les intonations innocentes.

On a tellement ce respect des susceptibilités du public en France, qui, pourtant, a meilleur estomac que nous, que les emplois de soubrettes, d'ingénues et de grandes coquettes sont presque exclusivement dévolus aux mêmes actrices qui les remplissent toute leur vie.

La comédie, en outre, demande une grande variété de toilettes et de décors. Une sempiternelle place publique, un malheureux arbre solitaire, accablé des responsabilités les plus diverses: assumant tour à tour les rôles tragiques et les complaisances saugrenues; des duchesses qui gardent quatre actes durant la même robe, sont des accessoires insuffisants. Nous n'avons pas l'intention de reprocher cette insuffisance à la direction de l'Opéra qui a prouvé sa libéralité et son zèle pour contenter le public même au risque d'y perdre.

Si elle s'est trompée en lui servant des spectacles peu appropriés à son goût et à ses mœurs, elle est la première et la mieux punie. Nos observations seraient superflues. Pour les charmantes représentations de "*Mignon*," "*Si j'étais Roi*," "*La fille du régiment*," nous la félicitons, ainsi que l'excellente artiste Mme Bouit, à qui revient avec M. Vissière, et aussi avec l'orchestre, tout l'honneur du succès.

Ce sont des artistes comme ceux que je viens de nommer auxquels une ville comme Montréal a droit.

Si elle n'est pas encore en état de se les payer, qu'elle attende... ou bien qu'elle prenne sur les fonds municipaux de quoi subventionner un *bon* théâtre, qui serait une école et une sauvegarde pour notre jeunesse.

Jusque là que l'Opéra ferme ses portes plutôt que de fausser le goût et que de compromettre la moralité de notre bon public.

M^{me} Dandurand.